



LES

ROSARY

ET

LES AUTRES

Devotions Dominicaines.



Revue Mensuelle

PUBLÉE PAR

LES PERES DOMINICAINS

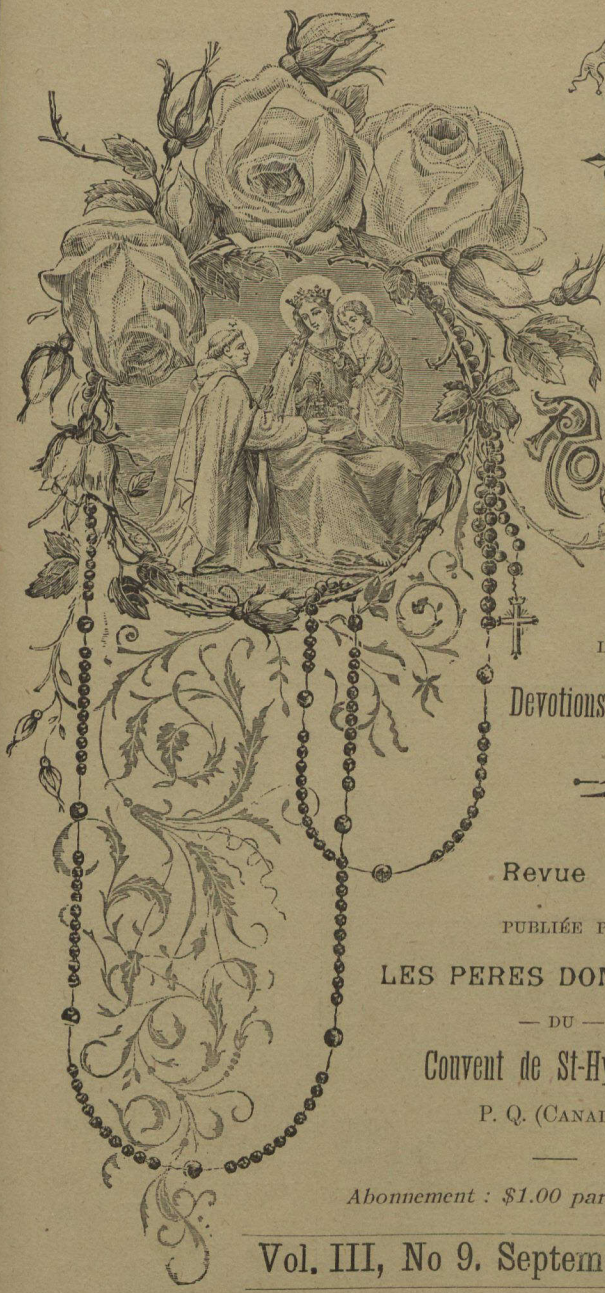
— DU —

Convent de St-Hyacinthe,

P. Q. (CANADA).

Abonnement : \$1.00 par an.

Vol. III, No 9. Septembre 1897



Crédit Paroissial, 1664 rue Notre-Dame, Montréal

C. B. LANCTOT

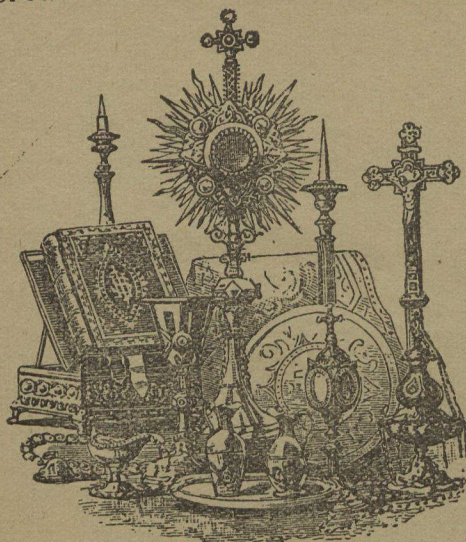
importateur de
Bronzes, Orfèvreries,
Ornements, Sacs,
Merinos,
Vêtements Ecclesiastiques,
Etc.

Ateliers spéciaux pour
fabrication de

Statues, Peintures, Che-
mins de Croix, Drapeaux,
Bannières, Décorations
pour Sociétés.

Vins de Messe approu-
vés par les autorités ec-
clésiastiques.

Bouquets et Fleurs.
Lustres en Cristaux.



Photographies de Statues, etc., et listes de prix envoyées sur de-
mande.
(Modèle spécial de la Statue de Ste Anne de Beaupré).

FONDERIE de CLOCHES

MAISON HILDEBRAND

Fondée en 1773.

CROUSET-HILDEBRAND

GENDRE ET SUCCESEUR,

PARIS.

*Fournisseur des Cloches de l'Eglise
St-Henri de Montréal.*

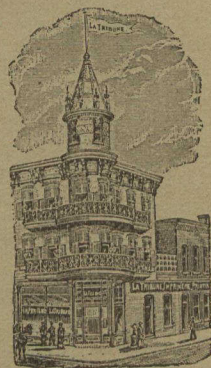
S'adresser pour toutes informa-
tions à

ROYER & ROUGIER FRÈRES,

55 RUE ST-SULPICE,

MONTREAL

Seuls Agents pour le Canada.



**LA TRIBUNE.
ST-HYACINTHE.**

**IMPRIMERIE,
RELIURE.**

L'Etablissement le plus
complet de la ville.

CALENDRIER DOMINICAIN DU MOIS DE SEPTEMBRE.

INDULGENCES DE NOS CONFRÉRIES.

-
- 5 XIe Dimanche après l'octave de la Trinité. Bse Catherine de Raconigi, V. O. N. (1er dimanche du mois— Indulg. plén. du Rosaire.)
 - 6 B. Bertrand, C. O. N.
(Anniversaire des Familiars et Bienfaiteurs défunts de notre Ordre. Indulg. plén. pour les Conf. du Rosaire qui assistent à l'office des morts.)
 - 7 Ste Rose de Viterbe, V.
 - 8 Nativité B. V. M. (Indulg. plén. du Rosaire.)
 - 9 Ste Monique, veuve, (du 4 mai.)
 - 11 S. Grégoire de Nazianze, E. C. (du 9 mai.)
 - 12 XIIe Dimanche après l'Octave de la Trinité. Le saint nom de Marie. (2ème dimanche du mois. Indulg. plén. du S. Nom.)
 - 13 BB. Pierre Sanz et ses compagnons, Mm. O. N. (du 27 mai.)
 - 14 Exaltation de la Sainte Croix.
 - 15 (Q.-T.) Commém. de l'image miraculeuse de S. Dominique à Soriano.
 - 16 Bse Imelda, V. O. N.
 - 17 (Q.-T.) Stigmates de S. François d'Assise.
 - 18 (Q.-T.) SS. Corneille et Cyprien, MM.
 - 19 XIIIe Dimanche après l'Octave de la Trinité, (3ème dimanche du mois. Indulg. plén. du Rosaire).
 - 20 B. François de Possadas, C O N.
 - 21 S. Mathieu, Ap. et Evang.
 - 24 N.-D. de la Merci. (Indulg. plén. pour le Rosaire vivant).
 - 26 XIVe Dimanche après l'octave de la Trinité. B. Dalmace, C O N (dernier dimanche du mois. Indulg. plén. du Rosaire).
 - 29 S. Michel Archange.
 - 30 S. Jérôme, C. et Doct.

AVIS.

Nous rappelons à ceux de nos abonnés qui seraient disposés à nous faire un peu de propagande, qu'à tous ceux qui nous procurent cinq abonnements nouveaux, nous donnons un sixième gratuitement ou les 2 années écoulées au choix—ceux qui nous en procurent trois peuvent recevoir gratuitement l'une des deux années écoulées.

Nous rappelons également à nos abonnés que nous avons coutume d'adresser les reçus pour les sommes qui nous sont envoyées, dans le numéro suivant, à moins qu'on ne nous demande d'accuser réception d'une façon spéciale.

Prière de nous *notifier exactement* les changements d'adresse, avec *indication de l'ancienne*.

Nous offrons à nos abonnés de 97 : au prix de cinquante cents chacune, les deux années déjà parues 95 et 96 de la Revue " Le Rosaire."

Les personnes qui ne sont pas abonnées au Rosaire ne peuvent s'abonner au " Rosaire pour tous " que par dizaines ou quinzaines sous une seule adresse.

* *
*

Si quelques personnes étaient désireuses de voir traiter quelque " Question pratique " dans la Revue " Le Rosaire " nous les invitons à vouloir bien nous indiquer le sujet sur lequel elles demandent une explication :—si ce sujet nous semble devoir être d'une utilité et d'un intérêt *général*, nous nous ferons un plaisir de répondre à leur difficulté, par l'organe de la Revue.

* *
*

Les personnes qui seraient désireuses de se procurer des numéros détachés du " Rosaire " peuvent en faire la demande au prix de 10 cents le numéro : à nos abonnés nous les offrons au prix de 2 pour 15 cents.

LE ROSAIRE

ET LES AUTRES

DEVOTIONS DOMINICAINES

SOMMAIRE

GRAVURES : Le tombeau de Saint Dominique.....	p. 231
La B. Imelda Lambertini.....	p. 250
Panegyrique de Saint Dominique (R. LABELLE, P. S. S.).....	p. 229
Les trois Hôtes (M. A. POISSON.).....	p. 235
Le tombeau de Saint Dominique (W.).....	p. 236
Ste Thérèse et les Dominicains (suite) (R. P. VAN BECELAERE).....	p. 237
Les roses de Saint Dominique.....	p. 240
Les Missions au Canada (Articles inédits) (Benjamin Sulte).	p. 245
La surveillance des enfants (R. P. BROSEAU).....	p. 247
La Bse Imelda Lambertini (W.).....	p. 251
Chronique (WENCESLAS).....	p. 252



PANÉGYRIQUE DE SAINT-DOMINIQUE

PRONONCÉ DANS L'ÉGLISE DES DOMINICAINS DE
SAINT HYACINTHE, LE 4 AOUT 1897,

Par le Rév. Mr. R. Labelle, P. S. S.

Praedicate Evangelium omni creaturae

Marc. 16, 15.

MONSIEUR (1).

Mes Pères, Mes Frères.



EST par ces paroles que J. C. a consacré le droit suprême et marqué l'universelle étendue de l'apostolat chrétien. Ceux qui les entendirent, de pauvres bateliers que l'Esprit Saint devait bientôt éclairer et fortifier, firent l'étonnante conquête du monde.

(1) Sa Grandeur Mgr. Decelles, Evêque de Druzipara.

Ils moururent, mais la flamme de l'apostolat ne s'éteignit pas avec eux. Chaque siècle en a vu de ces hommes puissants en parole, qui rappellent aux individus et aux peuples leurs devoirs, flétrissent les désordres et les vices, assurent le respect des droits du Seigneur et travaillent résolument à l'extension de son règne. Mais c'est surtout à l'apparition des hérésies qu'ils surgissent pour dénoncer l'erreur et déjouer ses efforts. Le 13^e siècle, à son début, nous en donne un exemple frappant. A cet âge du monde, les ténèbres et la corruption se répandaient sur toute la terre ; l'hérésie des albigeois, trop complexe pour tirer son nom d'un point particulier de sa doctrine, ensanglantait le midi de la France et le ciel irrité menaçait les hommes des terribles châtimens. Innocent III voyait en songe la reine et la mère des Eglises, St Jean de Latran, si penchée qu'elle serait infailliblement tombée sans un homme qui lui servait d'appui. Cette homme était Dominique de Guzman. Avec cette clairvoyance qu'ont les Saints des besoins de leur époque, Dominique comprit si bien la nécessité de prêcher l'Évangile, comme l'avait dit le Maître : "Praedicate Evangelium," qu'il fut appelé prêcheur et qu'il enrichit l'Eglise de cette nouvelle milice d'apôtres, qui portent son nom, quand il s'agit de les classer parmi les autres Religieux, mais à qui le peuple, après un grand Pape, a décerné le nom si caractéristique et si beau de "*Frères prêcheurs.*"

Mes Frères, nous honorons aujourd'hui la mémoire glorieuse de ce saint Patriarche, nous célébrons sa fête dans la maison même de ses fils, héritiers fidèles de sa parole et de son esprit évangéliques. Je voudrais vous parler de son admirable vie de moine et d'apôtre, et vous dire d'abord la vertu du moine, ensuite la puissance de l'apôtre. Cette tâche, je le sens, dépasse mes forces. O Vierge du Saint-Rosaire, qui avez si bien inspiré et soutenu Dominique, venez à mon secours !

I

Saint Dominique naquit à Calaroga, dans la Vieille Castille, en 1170. Fils de nobles et pieux seigneurs qui ne voulurent point confier à des mains étrangères sa première éducation, il grandit dans la crainte et l'amour de Dieu. Ces deux vertus, qui inspirent tous les dévouemens, pous-

saient Dominique, dès l'âge le plus tendre, à des actes de mortification vraiment remarquables. " Dès qu'il put remuer ses membres, écrit le très illustre historien de sa vie, il sortait en secret de son berceau et se couchait par terre. On eût dit qu'il connaissait déjà la misère des hommes, la différence de leur sort ici-bas, et que, prévenu d'amour pour eux, il souffrait d'avoir un lit meilleur que le dernier d'entre ses frères, ou qu'initié au secret du berceau de Jésus-Christ, il voulait avoir une couche semblable à la sienne." O Jeanne d'Aza ! que ne dût pas ressentir votre cœur maternel, lorsque vous vîtes ce petit être, qu'à sa naissance vous aviez consacré au Seigneur, s'arracher à la mollesse des langes et pratiquer l'austérité. Sans doute, vous eûtes alors l'intelligence de cette béatitude évangélique : "Beati pauperes spiritu ! Bienheureux les pauvres en esprit"; et il n'y eut point d'amertume dans le reproche que vous fîtes à Dominique d'aimer ainsi l'abnégation.

Car l'abnégation, Mes Frères, est la base de la vie religieuse, et si Jeanne ignorait encore la sublime vocation de son fils, de merveilleuses visions lui avaient révélé le rang d'honneur qu'il tiendrait dans l'Eglise de Dieu. Ce chien, par exemple, qu'elle avait vu en songe et qui tenait dans sa gueule une torche enflammée, ne symbolise-t-il pas la lumineuse sainteté de Dominique ? . . . Aussi Jeanne renoncera de bonne heure à la joie de le voir grandir sous ses yeux ; elle le confiera à l'Eglise qui est la mère des Saints, et c'est à l'ombre du sanctuaire qu'il goûtera l'austère délice de la pénitence, à ce point d'en faire la passion de sa vie.

Etrange passion que celle-là, Mes Frères ! Mais il est bien des sortes de passions ; il y en a de sublimes comme il y en a d'ignobles, et chacun a la sienne. Dominique avait la passion de la pénitence, parce que Jésus-Christ son maître, qui l'avait eue le premier, avait dit à ses disciples : " Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive." Et Dominique suivit le Christ, sans regarder en arrière, sans dévier de la route, marchant de pénitence en pénitence, les regards amoureux fixés sur cette croix qui lui paraissait belle et triomphante.

Voyez le, ce saint amant de la croix. Il est à l'université de Palencia, sequestré du monde, enfermé dans sa

cellule avec son crucifix et ses livres. Le travail assidu du jour réclame le repos de la nuit ; mais au jugement de Dominique, le corps est un esclave indocile qui ne mérite aucun soulagement ; il surmonte la fatigue, combat l'épuisement, mêle son sang à ses prières et poursuit toujours avidement la sagesse de Dieu. La science elle-même lui fournit bientôt une nouvelle occasion de pratiquer l'abnégation chrétienne.

Mes Frères, Il faudrait avoir vécu au moyen âge pour comprendre l'ardeur qu'excitaient dans les âmes les études renaissantes. Les universités regorgeaient d'élèves qui se groupaient avec enthousiasme au pied des théologiens. L'imprimerie n'étant pas encore inventée, on recherchait avec avidité les manuscrits d'auteurs anciens et les ouvrages des maîtres contemporains. On les payait cher et l'étudiant les chérissait davantage, lorsque lui-même les avait annotés au cours, sous l'œil du maître. Or, Dominique en fit le sacrifice, un jour de famine ; et ces livres qui lui tenaient tant au cœur, ces livres aux pages trempées de larmes et de sueurs, furent convertis en aumônes, avec le reste de ses biens, pour donner du pain au pauvre. Il poussa même l'abnégation jusqu'à se donner lui-même pour le rachat d'un captif, et si Dieu fit avorter un si héroïque dessein, c'est qu'il le réservait pour la rédemption spirituelle de beaucoup de ses frères en Jésus-Christ.

Ainsi engagé dans la voie du sacrifice, Dominique ne s'arrête plus. Son âme pure et affamée de justice surnaturelle entrevoyait le sacerdoce comme la grande et efficace médiation qui sauve le monde. Mais le sacerdoce vit d'immolation, et l'humble étudiant de Palencia, devenu prêtre, embrasse la règle austère de Saint Augustin. Dans ce rude apprentissage de la vie monastique, son corps est immolé par la mortification, sa volonté sacrifiée par l'obéissance, son cœur entièrement livré à la patience et à la charité. Sublime enseveli aux regards voilés, aux lèvres closes et aux oreilles fermées, ses regards, ses lèvres et ses oreilles ne s'ouvrent plus que pour les choses d'en haut : c'est l'homme de la prière et de l'austérité !

Mais Dieu qui le préparait à l'apostolat, ne le laissa que neuf années au couvent des chanoines réguliers d'Osma. Bientôt chargé d'une mission importante dans un pays lointain, Dominique quitte ses frères et, chemin faisant,

prêche aux peuples, la nécessité de la pénitence et de l'expiation. O Saint pénitent ! que votre parole et vos exemples seraient aujourd'hui nécessaires aux peuples chrétiens ! Des principes destructeurs de la Religion révélée s'étaient pompeusement au grand soleil de notre civilisation ; ils font éclore une race d'hommes qui emprisonne ses rêves et ses espérances dans le cercle étroit de la vie présente. L'amour des biens matériels les devore comme une fièvre ; grands ou petits, tous recherchent ces biens périssables avec une ardeur sans cesse renaissante ; tous les aiment sans mesure, sans règle, sans remords et sans honte ; tous font du plaisir qu'ils procurent la loi suprême de leur existence. O vous, Dominique, dont la voix éteinte ne peut plus rappeler au monde la vanité de toutes ces choses, obtenez lui, du moins, par votre puissante intercession, l'intelligence de la morale chrétienne et le courage de la pratique !

Mes Frères, Il est des lumières et des sentiments qui ne s'élèvent que dans les âmes livrées aux saintes folies de la pénitence ; et ces lumières sont celles de la plus sublime sagesse, et ces sentiments sont ceux de la très ardente charité. Dominique pénitent se dit : " Le monde se perd par la jouissance ; il a donc besoin d'apôtres qui lui fassent entendre, à nouveau, les sévères leçons de l'Évangile. Mais à l'exemple du maître, l'apôtre doit pratiquer ce qu'il enseigne : "*Cœpit Jesus facere et docere.*" Je répandrai donc dans le monde des ouvriers évangéliques qui seront à la fois moines et apôtres. "

Cette création, Mes Frères, était neuve au 13^e siècle. Jusque là, l'union de la vie pénitente à la vie active, le mélange intime du moine et de l'apôtre, n'avait pas été recherché. Sans doute, on avait vu des moines devenus apôtres occasionnellement ; les barrières claustrales s'étaient ouvertes aux mauvais jours de la chrétienté, et des hommes de prière et de silence étaient venus du désert dans la plaine où se livrent les combats. Mais le cénobite, pour l'ordinaire, ne quittait pas sa chère solitude ; quand un devoir impérieux l'obligeait à visiter les hommes, comme Saint Bernard, il se hâtait de rentrer au cloître. Saint Dominique eut donc la première gloire de cette fondation d'un ordre religieux apostolique ; avec Saint François d'Assise dont je salue ici les dignes enfants ; avec Saint

François d'Assise qui, sous l'étendard de la pauvreté, rassemblait de saintes légions pour reconquérir à Dieu l'empire du monde, Dominique fut l'auteur de cette admirable fusion des deux plus grandes forces de la Religion chrétienne : le moine et l'apôtre !

Dans l'ordre de Saint Dominique, Mes Frères, le moine prépare l'apôtre. Loin de l'agitation tumultueuse de vos affaires, loin du bruit étourdissant de vos plaisirs, le moine dominicain recherche la science et la sainteté. Tous les détails de sa vie claustrale, qui reste une énigme pour les enfants du siècle parce qu'elle est l'antithèse parfaite de la vie mondaine, sont inspirés du double besoin qu'a l'apôtre d'être un Docteur et un Saint. Sa règle lui prescrit des heures pour l'étude et des heures pour le sacrifice ; et même dans ses sévérités généreuses, cette règle est encore l'instrument de la science ; parce qu'en élevant le cœur bien haut au dessus de la matière, elle rend le regard plus limpide. " Ascende tu, qui evangelizas Sion, " disait l'Esprit Saint au prophète Isaïe. O toi qui prétends à la haute mission d'évangéliser tes frères, monte, monte encore, monte toujours ; c'est-à-dire approche sans cesse de Dieu par une foi plus vive, par une charité plus ardente, par un détachement plus complet des choses d'ici-bas, et tes lèvres, semblables à celles des prophètes que le feu du ciel avait purifiées, pourront annoncer avec succès les oracles de l'éternité.

C'est là, Mes Frères, ce que Dominique a compris. Quand il traça d'une main ferme et sûre les règles de son Ordre, il prescrivit ce qu'il avait fait lui-même ; quand il ouvrit ses monastères, il y fit pratiquer ce qui avait donné à son ministère l'honneur et la fécondité. Il avait mené la vie d'un moine, il voulut que ses disciples fussent moines comme lui, et il ouvrit aussi des cénacles d'où sont sortis des apôtres tels qu'il va nous apparaître dans la seconde phase de sa vie.

(A suivre).



LES TROIS HOTES. (1)

Trois hôtes sont en moi qui me font équilibre,
D'essence différente et d'un égal pouvoir ;
Et je subis leur joug sans cesser d'être libre,
Et j'obéis aux trois sans manquer au devoir.

Le premier, c'est la foi, ce foyer d'héroïsme
Qui dans des temps meilleurs enfanta des héros,
Et des siècles vieilliss reniant le cynisme,
Berce l'âme chrétienne en un divin repos.

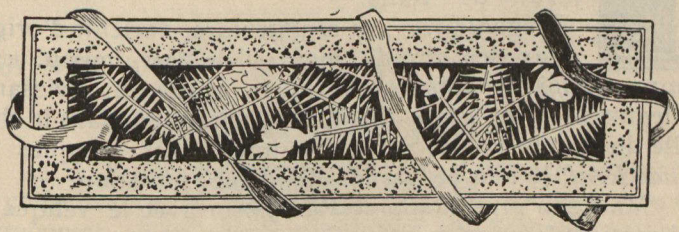
Le second, plus borné, se nomme conscience ;
Des replis de mon cœur il a fait son séjour ;
A l'ignorant sur terre il tient lieu de science,
Il ennoblit la vie, il épure l'amour.

Le troisième, c'est la raison, cette boussole
Qui seule guide l'homme au milieu de sa nuit,
Assagit sa pensée et souvent le console
De ses rêves déçus et de l'heure qui fuit.

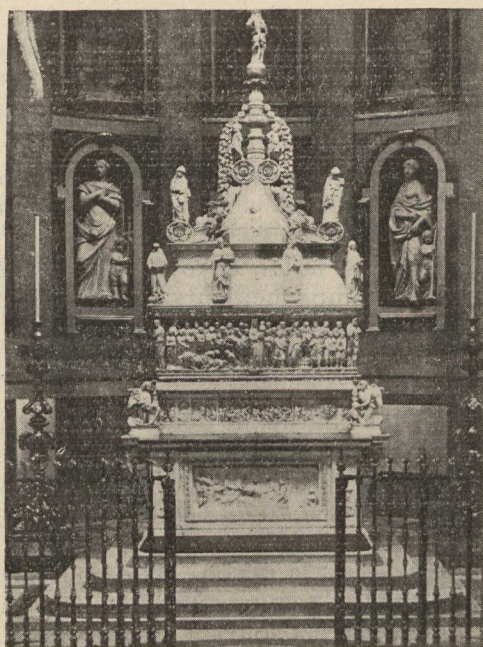
Et ces hôtes divins, dominant la matière,
Font l'homme souverain dans la création,
Et c'est par eux qu'il peut marcher la tête altière,
Toujours vainqueur du doute et de la passion.

Arthabaskaville, juillet, 97

ADOLPHE POISSON.



(1) Notre ami Mr. Poisson a bien voulu adresser au " *Rosaire* " une de ses poésies. Nos lecteurs liront, comme nous, avec plaisir, cette touchante inspiration d'un de nos meilleurs poètes canadiens.



LE TOMBEAU DE SAINT DOMINIQUE.

Notre gravure.



L'ÉGLISE San Domenico de Bologne est un des joyaux de l'Italie. Élegante par son architecture, enrichie d'originaux des grands maîtres de l'art italien, elle compte parmi ses trésors artistiques, plusieurs ravissants tableaux de *Fra Filippo Lippi*, et spécialement dans la chapelle du tombeau de Saint-Dominique, des fresques de *Guido Reni*, le tout en parfait état de conservation.

Mais son plus inappréciable trésor avec le reliquaire qui contient le crâne de Saint-Dominique, est, sans contredit, le monument dont nous venons de parler, et dont nous reproduisons ici une photographie.

Ce tombeau à la fois sarcophage et autel, tout entier

en marbre blanc, et sculpté en bas-reliefs qui reproduisent les principaux traits de la vie du Saint patriarche, est l'œuvre, ou plutôt le chef d'œuvre, d'un artiste italien, Nicolas de Pise, que la postérité a surnommé depuis lors Nicolas dell'Arca (*du coffre, du tombeau*).

Le monument se dresse dans sa majesté solitaire au milieu d'une chapelle latérale, ornée avec le goût artistique le plus délicat. — A la voûte une grande peinture à fresque, de Guido Reni, représente l'apothéose de Saint Dominique montant au ciel parmi les anges.

Tous les critiques sont unanimes à reconnaître, d'accord en cela avec une tradition de six siècles, que ce tombeau est une des merveilles de l'art italien en fait de sculpture.

On remarque que toutes les fois que Saint Dominique est représenté sur les bas-reliefs, il apparaît toujours avec les mêmes traits, preuve manifeste, peut-on conclure, que l'auteur, qui doit avoir vu le saint patriarche, s'était attaché à reproduire ses traits véritables aussi fidèlement que le lui permettaient ses souvenirs et la nature de la substance sur laquelle s'exerçait son ciseau.

Comme nous l'avons dit, le tombeau de Saint Dominique est en même temps un autel, et lorsque le pèlerin prêtre a pu y célébrer la Sainte Messe, on le conduit derrière l'autel, à une petite logette pratiquée dans l'intérieur du monument, où il lui est loisible de s'abîmer dans l'action de grâces et la prière, la tête appuyée contre la paroi derrière laquelle reposent les ossements du glorieux patriarche, père des Prêcheurs.

PÉLERIN.

SAINTE THÉRÈSE ET LES DOMINICAINS.

(*Suite.*)

Le P. Ibanez ne se contenta pas d'aider la sainte de ses conseils dans la circonstance difficile que nous venons de raconter, il lui continua durant de longues années, ainsi que le Père Varon, sa direction et son appui :—c'est lui, en particulier, qui imposa à la sainte l'obligation d'écrire elle-même son histoire intime, et les faveurs surnaturelles dont Dieu l'avait comblée ; c'est donc à lui que le

monde est redevable de cette admirable autobiographie qui fait, depuis trois siècles, les délices et la nourriture des âmes ferventes.

Mais le secours efficace des Dominicains se fit sentir à la réformatrice du Carmel d'une façon plus éclatante encore dans des circonstances spécialement délicates.

—Le premier couvent des Carmélites réformées venait d'être institué dans Avila sous l'autorité de Thérèse de Jésus, lorsque la ville tout entière entra soudainement en effervescence : les principaux habitants de la cité, adversaires déclarés des projets de Thérèse, persuadent à la foule que ce nouveau couvent sans revenus, sans ressources, mangera le pain des pauvres et absorbera les aumônes à son profit ; l'assemblée municipale est réunie, et le gouverneur demande à la junte un vote en vertu duquel les religieuses soient expulsées de leur cloître et les murailles démolies.

La majorité venait de se prononcer pour le gouverneur, quand un dominicain, se levant de sa place, seul contre tous, se met à plaider avec chaleur la cause abandonnée.

Son discours nous a été conservé par l'*Histoire générale des Carmes* (l. II. ch. 12). Le religieux commence par déclarer que sœur Thérèse lui est jusqu'à présent totalement inconnue, et que par conséquent les seuls droits de la justice inspirent sa parole : puis il réfute victorieusement les objections proposées contre la nouvelle fondation et finit par conclure ironiquement que la présence de quatre pauvres religieuses établies à l'extrémité d'un faubourg, ne doit pas troubler à ce point la fière cité d'Avila.

Celui qui parlait ainsi avec tant d'intrépidité était le père Dominique Banez, docteur en théologie, et destiné à devenir bientôt " l'un des plus grands théologiens de son siècle " au témoignage du P. Bouix, de la compagnie de Jésus.

" Dominique Banez, écrit le R. P. de Régnon, de " la même compagnie, est l'une des grandes figures d'une " époque féconde en illustres théologiens : l'éclat d'un

“ enseignement prolongé pendant plus de trente ans dans
 “ la principale chaire de l’université de Salamanque, et
 “ d’autre part la sévérité de ses mœurs et la dignité de sa
 “ vie, tout lui préparait une prépondérante influence.
 “ Pour son éloge, il suffit d’un témoignage, c’est celui
 “ d’une femme que l’Eglise honore comme un Docteur
 “ dans les plus hautes voies de la Théologie mystique :
 “ Sainte Thérèse, si prudente dans ses choix, l’avait pris
 “ pour confesseur, et déclarait qu’elle était comme fascinée
 “ par lui.” (Banez et Molina p. 80).

Tel était l’homme qui, par sa généreuse éloquence, sauva la fondation naissante d’une destruction imminente :—il devait lui aussi, avec les pères Varon et Ibanez, devenir le confesseur et le conseiller spirituel de la Sainte pour de longues années.

La parole du père Ibanez atteignit son but. On l’écouta d’abord avec surprise, puis les esprits droits se laissèrent envaincre, les autres eurent peur et tout céda devant sa parole indignée : l’œuvre de Sainte Thérèse était sauvée d’une destruction immédiate.

Tout n’était pas fini cependant. Restait l’agitation populaire à calmer. Il fallut que l’intervention personnelle du Père Ibanez achevât l’œuvre si noblement commencée par son illustre confrère. Eloigné d’Avila depuis quelque temps, il venait d’y revenir “ sans qu’il pût dire ce qui l’y ramenait.” Une fois de retour dans la ville et informé des événements, il prit chaleureusement la défense de Thérèse ; on l’accueillit partout avec déférence, et “ les préventions diminuèrent quand on vit la sainte soutenue par ce vénérable religieux : ” peu à peu il réussit à pacifier les esprits par son opportune et adroite intervention.

“ Après s’être dévoués à la fondation de Saint Joseph,
 “ les Pères Dominicains avaient continué leurs rapports
 “ de charité avec notre Sainte. Le P. Balthazar Alvarez
 “ ayant quitté Avila, Thérèse remit la direction de son
 “ âme entre les mains du vaillant Père Dominique Banez,
 “ son défenseur de la junte. Le Père Banez atteignait
 “ alors, avec la maturité de l’âge, cette plénitude de vie
 “ où les dons de la nature et de la grâce, développés par le
 “ travail et l’épreuve, entrent dans une harmonie parfaite

“ et donnent à une nature supérieure sa physionomie
 “ propre, son caractère définitif. Thérèse trouvait en lui
 “ ce qu'elle aimait tant à rencontrer ensemble, un savant et
 “ un saint. Aux labeurs de sa jeunesse studieuse avait
 “ succédé, depuis son entrée dans la famille dominicaine,
 “ une application constante, exclusive, à l'étude de saint
 “ Thomas. Non content de se pénétrer des enseigne-
 “ gnements du maître, glorieux d'être son disciple, heu-
 “ reux d'être son frère, il vivait avec lui dans une véri-
 “ table intimité, abîmé dans “ *les mystères de cette doc-
 “ trine où, lors même qu'il n'a pas prévu, l'Ange de l'école
 “ a tout dit.*” (1)

“ Grand théologien, le P. Banez était de même grand
 “ religieux, humble, fervent, austère jusqu'à l'héroïsme,
 “ homme de contemplation et d'action. Dès que Thérèse
 “ fut entrée en rapports spirituels avec lui, sa satisfaction
 “ alla, dit-elle, jusqu'à l'enchantement et s'accrut à mesure
 “ qu'elle le connut davantage. Il sut bientôt, dit-elle en-
 “ core, lui faire trouver bon et lui faire vouloir tout ce
 “ qu'il voulait lui-même.

F. L. VAN BECELAERE,

(à suivre)



LES ROSES DE SAINT-DOMINIQUE.



SAINT-Dominique venait d'instituer le Rosaire, afin de faire comprendre et méditer à tous les mystères de l'Incarnation du Fils de Dieu et de la rédemption des hommes. Rempli lui-même de ces saintes pensées, et songeant aux féconds résultats que leur méditation assidue produirait pour la foi des peu-

(1) P. Lacordaire : Panég. de saint Thomas d'Aquin.

ples, le Bienheureux suivait la route qui conduit à Sorèze ; il marchait depuis longtemps sans s'apercevoir de la fatigue ni de la longueur du chemin ; mais voyant que le jour baissait, il pressa le pas, afin de rentrer au couvent avant la nuit. Tout dans la nature semblait se recueillir ; les derniers rayons du soleil doraient la cime des montagnes et venaient, pour ainsi dire, saluer une grande croix de pierre élevée à l'angle du chemin par la main pieuse des fidèles. Dominique se sentit ému, et, s'agenouillant au pied de la croix, il l'embrassa avec amour, et des larmes de reconnaissance s'échappèrent de ses yeux ; elles coulèrent plus abondantes encore, quand il se prit à songer à l'ingratitude des hommes : il supplia Dieu de leur pardonner ; et, comme il achevait sa prière, l'Ange du sommeil l'effleura de son aile et il s'endormit.

Quelques instants s'étaient à peine écoulés, qu'il sembla au Bienheureux qu'une voix d'une douceur extrême l'appelait : il ouvrit les yeux et fut saisi de surprise et de crainte, en voyant devant lui un messager céleste. L'Ange le rassura et lui dit :

— Serviteur de Dieu, tes prières sont agréables au Seigneur, et bénies soient les larmes qui coulent pour obtenir le pardon des pécheurs ! Le Seigneur bénira ton œuvre du Rosaire, et je viens t'apprendre l'histoire et l'origine de cette rose dont tu empruntes le doux nom.

*
* *

Le sacrifice sanglant de la croix était accompli ; la Très Sainte Vierge venait de recevoir dans ses bras le corps inanimé de son divin Fils ; et, comme elle pressait sur son cœur maternel celui qu'elle aimait si tendrement, on vint le lui demander pour l'ensevelir.

“ Oh ! attendez encore, dit-elle ; laissez-moi bien contempler mon Bien-Aimé, et détacher de son front meurtri cette couronne d'épines que je veux emporter et garder toujours. ”

Et d'une main délicate, écartant doucement la chevelure de Jésus, elle en détachait ce douloureux diadème. Au moment de retirer la dernière épine, plus profondément enfoncée que les autres, la Mère de Jésus sentit sa

force l'abandonner, et l'excès de la douleur la faire tomber en faiblesse, lorsque soudain, tout près de l'épine, elle vit éclore une petite rose. A cette vue, le courage et l'espérance revinrent dans son cœur ; la Reine des prophètes se souvint alors des paroles de Jésus et de sa gloire prochaine. La peine amère qu'elle ressentait, lui avait fait oublier ces choses que la vue d'une petite fleur lui rappelle.

“ Sois bénie, dit-elle, rose chérie, teinte du sang de mon Bien-Aimé, et repose sur mon cœur comme un gage d'amour et d'espérance ! ”

Et, se tournant vers Joseph d'Arimathie et les autres disciples qui s'étaient un peu éloignés, elle leur remit cette dépouille sacrée qu'ils embaumèrent avant de la déposer dans le sépulcre.

Jean, le disciple que Jésus aimait, l'âme brisée de douleur, était resté au pied de la croix qui lui servait d'appui. Ses yeux, voilés par les larmes, ne distinguaient plus rien, et son esprit, comme anéanti, était plongé dans une espèce de torpeur qui l'empêchait d'agir et de penser. Marie, que Jésus avait donné pour mère à saint Jean et à tout le genre humain dans sa personne, Marie voulut commencer à remplir, au pied de la Croix, les devoirs de sa nouvelle maternité ; elle s'approcha du disciple bien-aimé et lui dit :

“ Jean, mon enfant, venez. ”

Et l'attirant doucement, ils s'éloignèrent en silence et arrivèrent à la maison de Jean, devenue celle de Marie, sans avoir prononcé une seule parole, tant leur chagrin était profond ! A la prière de Marie, Jean avait consenti à prendre un peu de repos.

Le lendemain, Jean, en s'éveillant, se rappela les événements de la veille, et retrouva le sentiment de sa douleur ; en apercevant Marie, il ne put retenir ses larmes, et lorsqu'elle l'appela son enfant, il la supplia de ne pas lui donner ce nom que Jésus seul était digne de porter ; mais elle lui rappela les paroles du divin Maître, et lui fit comprendre qu'il manquerait d'obéissance s'il n'agissait pas selon la volonté de Jésus. . . . Après le repas du soir, qui fut silencieux, Jean se trouva seul avec Marie, et, pour la première fois, la nommant sa Mère, il lui demanda d'où venait le parfum de rose qu'il sentait auprès d'elle :

“ Mon enfant, répondit Marie, cette douce senteur s'exhale d'une petite rose que depuis hier je porte sur mon cœur : c'est un présent de Jésus. Au moment où, détachant sa couronne d'épines, je me sentais défaillir, il fit éclore cette fleur qui me rappela ses paroles, son amour envers les hommes qu'il m'a donnés pour enfants ; et tous ceux qui l'aiment, seront merveilleusement consolés.”

Le lendemain, la prédiction s'accomplit. Quand la sainte Vierge mourut, un des Apôtres était absent ; à son retour, il fit ouvrir le tombeau, afin de contempler une dernière fois le doux visage de sa divine Mère ; mais le corps immaculé de Marie, que la corruption ne pouvait atteindre, n'y était plus. On ne trouva que des roses ! Les Apôtres se partagèrent ces fleurs qui leur rappelaient les vertus, la grâce et la bonté de leur Mère ; et comme ils savaient ce qui s'était passé au Calvaire, ils convinrent que la rose serait le symbole de l'amour de Jésus pour les hommes.

* *
* *

Comme l'ange achevait son récit, la Reine du ciel parut, entourée de lumière et couronnée d'étoiles.

“ Dominique, dit-elle, tout ce qui peut contribuer à la gloire de Jésus, à le faire connaître et aimer, m'est particulièrement agréable. J'accepte l'institution du Rosaire, et pour te prouver combien il m'est cher, je te donne cette rose du Calvaire : ne crains pas qu'elle se flétrisse ; elle se multipliera à l'infini. Tu en donneras à tous ceux qui font partie de ton ordre, puis aux cœurs confiants et bons qui viendront en chercher.”

Et la douce vision disparut.

* *
* *

Quelques instants après, le soleil se leva radieux, et Saint Dominique aurait pu se croire le jouet d'un songe, s'il n'eut trouvé près de lui la rose que la Reine du ciel lui avait donnée. Il loua Dieu, remercia de toute son âme la Très Sainte Vierge et emporta précieusement le don béni qu'il venait de recevoir ; le cœur rempli de joie, il rentra dans son couvent ; il cueillit toutes les roses du jardin, puis appela tous les religieux et les engagea à le suivre au couvent des Dominicaines. Bientôt la grosse cloche rassembla religieuses et novices. Saint Domi-

nique, après avoir offert le saint Sacrifice, raconta la vision qu'il avait eue pendant la nuit. Il bénit les roses, selon l'instruction qu'il en avait reçue, et les distribua à tous. Il resta quelques instants pour s'entretenir avec ses filles, et pour jouir de la joie qu'elles éprouvaient de ce présent inattendu. Une rose restait encore : c'était celle que saint Dominique avait trouvée au pied de la Croix. C'était la plus belle.

Sachant que le saint religieux ne gardait rien pour lui, une novice osa lui demander ce qu'il allait faire de cette rose.

—Ma fille, répondit-il, je la destine à l'une de vous.

On avait à se plaindre du caractère d'une jeune sœur, si bien qu'on hésitait à l'admettre dans l'ordre. Aussi les religieuses furent-elles bien surprises quand elles virent saint Dominique se diriger vers la novice et lui présenter sa rose.

—Mon Dieu, dit-elle étonnée, je ne puis accepter, c'est impossible ; je ne mérite pas cette faveur.

Et tombant à genoux, elle s'écria :

—Je suis si mauvaise, et vous le savez bien !

—C'est vrai, mon enfant, et c'est justement pour cela que je vous donne ma rose. Elle vous rendra bonne, si vous ne l'êtes déjà, car, reconnaître ses fautes et les pleurer, c'est être bien près de s'en corriger. Prenez, ma fille, je suis heureux de vous la donner.

La novice prit en tremblant la fleur bénie et leva son visage baigné de pleurs sur saint Dominique. Du haut du ciel, la Reine des Anges dut se réjouir, parce qu'une pauvre âme avait été ramenée à Dieu.



LES MISSIONS AU CANADA.

(Articles inédits.)

Suite

L'ANNÉE 1636.

LE PÈRE BIARD.

GINTRE quelques propositions qu'on m'a fait de l'ancienne France, écrivait le Père Lejeune, quel qu'un demande d'où vient qu'en tant d'années on a baptisé si peu de personnes ? Il me semble qu'il faudrait renverser la proposition et dire : d'où vient qu'en si peu d'années on a baptisé tant de personnes ? L'Écriture sainte, parlant de Saül, dit qu'il n'a régné que deux ans, et cependant il est assuré qu'il a porté le sceptre et la couronne bien plus longtemps. Le saint Esprit compte en cet endroit sa vertu et non pas les années de son sceptre et de sa couronne. J'en dis le même : si vous comptez combien il y a d'années qu'on vient rechercher en la Nouvelle-France la dépouille des animaux, vous en trouverez bon nombre ; mais si vous demandez combien il y en a qu'on leur annonce (aux sauvages) le saint Évangile, je réponds qu'à peine a-t-on encore commencé, car a bien prendre la chose, il ne faut compter que depuis le temps que messieurs de la nouvelle compagnie sont rentrés dans Québec (1632). Et si vous remontez plus haut, vous ne vous étonnerez point que la Foi n'ait rien avancé en ces contrées, pendant qu'un hérétique (le sieur de Caen) y avait la principale conduite des affaires et l'autorité sur ceux qui eussent pu s'y employer. . . . Ceux qui savent ce que c'est des langues, jugeront bien que d'en apprendre une sans livres et presque sans truchement, parmi les peuples vagabonds et au milieu de plusieurs autres occupations, n'est pas l'œuvre d'un jour. . . . Je veux conclure que, faute d'avoir une pleine connaissance de la langue, nous n'avons pas encore commencé à déployer les grandeurs de notre croyance. Thémistocle disait au roi de Perse que la parole ressemblait à une belle tapisserie qu'il faut dérouler pour en voir les beautés : en effet, il faut parler pour être

entendu—c'est ce que nous ne pouvons encore faire qu'en enfants. . . . Nos vérités sont plus nouvelles à ces barbares que ne seraient les opérations de l'algèbre à qui ne pourrait compter jusqu'à dix. . . . Plusieurs, étant en France, se figurent qu'il ne faut qu'ouvrir la bouche, dire quatre paroles, et voilà un sauvage converti ! Et, quand ils sont ici, et qu'ils voyent ces barbares dans leur résistance, ils crient que c'est temps perdu de leur prêcher la parole de Dieu."

Il n'y a pas un mot d'inutile ou de mal employé dans ces lignes du savant et pieux missionnaire. La conception du caractère des Sauvages que l'on s'était formée en France était au rebours de la vérité, de sorte que, un peu plus tard, en apercevant l'état réel des choses, on tombait dans un excès contraire et l'on perdait toute espérance de civiliser et de christianiser ces races vouées, semblait-il, à un abrutissement irrémédiable.

Le procédé qui avait le plus de chances de réussir devait consister en un déploiement intelligent des choses dont le sauvage avait besoin. Le Père Lejeune ne s'y trompait aucunement, mais il ne fut pas plus écouté que le Père Biard en Acadie, vingt-cinq ans auparavant.

" Plus la splendeur des Français ira croissante en ce pays, plus les barbares les respecteront-ils et plus grande crainte auront-ils de les offenser. Les peuples de l'Inde orientale, ayant les Portugais en grande estime, reçurent plus aisément leur créance ; et les sauvages venant, petit à petit, à admirer la puissance, l'industrie et les bonnes mœurs de nos Français, feront état de leur Foi et l'embrasseront plus aisément."

Jamais les Français n'ont réussi à faire voir aux Sauvages ce qu'était " leur puissance " car il eût fallu pour ceux-ci partir du fond des bois pour aller à Québec admirer les mœurs européennes, et les Sauvages ne se piquaient pas d'honneur à ce sujet. Nos missionnaires ne furent jamais que des sentinelles perdues et dénuées de tous moyens matériels propres à impressionner les " enfants de la nature."

Il y eut encore d'autres obstacles, durant un certain temps, c'est-à-dire jusque vers 1636, époque où le Père Lejeune écrivait :

" Je tremble en parlant des bonnes mœurs de nos

Français, tant j'ai peur d'être frustré de mon attente en ce point." Par bonheur, le régime du sieur de Caen finissait en ce moment, et les hommes qui remplacèrent leurs coureurs de bois se comportèrent convenablement, grâce à l'esprit religieux qui domina dans le gouvernement de la colonie à partir de 1636, comme nous le verrons plus loin.

(*La suite prochainement*).

BENJAMIN SULTE.

LA SURVEILLANCE DES ENFANTS.

DE l'éducation de l'enfant dépend l'avenir de l'homme. Les habitudes qu'il prend jeune forment son caractère, bon ou mauvais, faible ou bien trempé pour la grande lutte.

Or aujourd'hui, entre autres lacunes, c'est la *surveillance* qui laisse à désirer dans l'éducation ; et cela, dans les villes surtout, où les dangers sont pourtant les plus graves.

A mesure que l'enfant grandit, il s'instruit, et bien plus qu'on ne croit, de sa propre expérience. Son intelligence s'ouvre et son cœur se forme. Il lui faut connaître le bien, s'il veut en faire le but de sa vie ; mais le mal aussi sous toutes les formes sollicite ses passions. Le mal, pour lui, c'est la mauvaise compagnie et ses scandales d'exemples ou de paroles. Tout ce qui ternit son âme, flétrit son cœur, et il rencontre de mauvais exemples au sein de la famille quelquefois et dans la rue toujours, dans ses jeux, sur le chemin de l'école et de l'atelier.

Et puis, il y a les centres populeux, ces vastes maisons où s'entassent sept ou huit familles, tout un village : promiscuité forcée où il faudrait l'œil vigilant d'une mère. Un seul enfant taré peut alors en perdre tant d'autres. Sait-on tout le mal produit par une seule parole obscène ? L'imagination vive de l'enfant, sa curiosité, le disposent merveilleusement à cette éducation du vice. Il y a tout un catéchisme de cette sorte, bien mieux appris, hélas ! que l'autre. Bien des familles chrétiennes sont ainsi du reste de tristes écoles.

On oublie trop ces dangers et pour cela, sans doute, on néglige l'important devoir de la surveillance.

Surveiller, ce n'est pas seulement remplir une charge, s'acquitter d'un pénible devoir. C'est un acte d'amour. On ne garde que ce qu'on aime, une chose précieuse que l'on tient à préserver de tout péril. On ne comprend donc plus ce qu'a coûté le salut d'une âme ou bien le tracas de la vie matérielle, les liens de la famille se dissolvent. On trouve en effet toujours, en nos villes la même troupe aguerrie des braves du trottoir. Fort instruits pour leurs dix ans, fumant la cigarette, maraudant aux étalages, jurant et parlant comme de vieux matelots.

Il ne faudrait pas s'y tromper. Il y a là plus qu'un amusement d'enfants, qu'une étourderie d'écoliers. C'est là que s'apprennent le vol, le blasphème, et d'autres paroles et d'autres habitudes.

Et pourtant cet enfant laissé à lui-même, il a une mère chrétienne, pieuse peut-être, mais si faible, et laissant perdre son autorité par une mollesse déplorable. Harassée d'avoir à contenir tout le jour sa bande de tapageurs, elle trouve plus simple de chercher la paix en leur donnant la clef des champs ou de la rue.

A dix-huit ans, le jeune homme aura pris le chemin de la buvette. L'habitude de courir en toute liberté lui aura fait prendre en aversion la vie de famille. Lorsqu'il avait dix ans il flânait dehors jusqu'à 10 hrs du soir, maintenant on est trop grand pour rentrer avant minuit. Il était son seul maître déjà de longtemps, il est le maître aujourd'hui de son argent, si bien qu'il n'en a plus assez pour ses plaisirs. Il est à charge à ses parents avec le salaire qu'il gagne et qui s'en va on ne sait où. Il avait de mauvais compagnons, il a de vilaines fréquentations aux salles de jeux, aux salles de danse ; ce qui lui reste d'honneur, il le compromet dans de tristes liaisons.

Ce n'est pas là, croyez bien, une exagération, mais la trop véridique histoire si souvent racontée par de pauvres mères. Il faut être le confident des misères humaines pour comprendre celle-là. Qu'on est mortellement triste, d'être le témoin de cette dégradation, de voir se gaspiller avant d'avoir rien produit, les dons précieux d'une belle intelligence et d'un cœur délicat ! C'est une terrible res-

ponsabilité pour des parents, d'avoir laissé se perdre leur autorité. Il eût fallu surveiller quand c'était possible, avant que le jeune homme à raison de son travail n'échappât à leur influence.

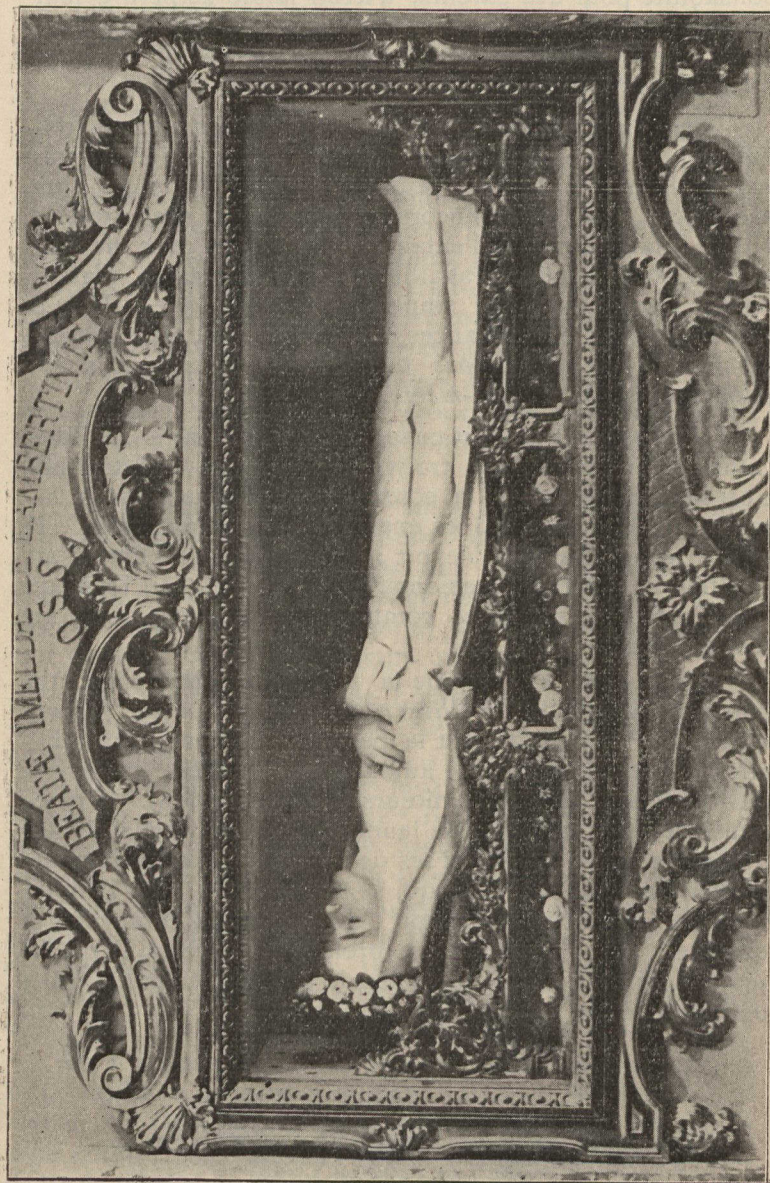
Des fois aussi la surveillance devient une impossibilité, quand par exemple père et mère doivent aller au travail et laisser le logis à la garde d'une fillette ou d'un adolescent. Ou bien encore, et c'est le cas des grandes villes, il faut donner à l'enfant de l'air et des jeux, de l'air surtout pour le jeune travailleur, c'est bien assez d'avoir respiré tout le jour l'air empesté d'une fabrique. Il y a encore d'autres circonstances où l'enfant doit être laissé à lui-même. *Et ce n'est pas toujours un malheur qu'il apprenne à se conduire lui-même.*

Mais alors il lui faut encore un surveillant et si l'éducation a été bonne il le trouvera. Ce juge impitoyable c'est la conscience ; et la conscience se forme dans la famille, par les conseils, les exemples, les corrections. Il doit y apprendre son devoir ; s'il a vraiment l'âme d'un chrétien en toutes occasions il sentira sur lui l'œil de Dieu. Rien n'est beau comme cette droiture dans un jeune homme.

C'est donc en somme la formation chrétienne qui manque : *apprendre à suivre sa conscience, à n'y jamais mentir.* Pour cela il faut la pensée des choses surnaturelles. Trop de chrétiens, aujourd'hui, perdent cet esprit de foi, mais aussi les mœurs s'en ressentent. Préoccupés de leurs affaires, de leurs intérêts matériels, ils négligent la vie de famille et ses devoirs, la vigilance surtout, et pourtant c'est l'avenir qui se compromet. On l'oublie trop : ce qui fait l'homme fort c'est d'avoir été comprimé et dompté. Avec le sentiment profond du devoir, l'âme du jeune homme y gagne une énergie plus persévérante, plus de ressort et de vrai courage.

J. D.





CHASSE DE LA BSE IMELDA LAMBERTINI A BOLOGNE.

LA B. IMELDA LAMBERTINI.

16 Septembre.

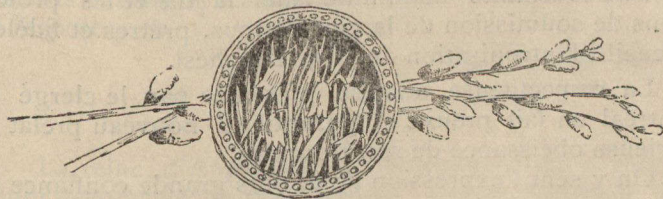
NOTRE GRAVURE.

TOUT le monde connaît l'histoire de la B. Imelda, cette jeune fille de 12 ans qui fut miraculeusement désignée entre toutes ses compagnes pour la première communion, par une hostie consacrée, laquelle, échappant aux doigts du prêtre, vint voltiger au dessus de sa tête ; elle reçut ainsi du ciel un appel anticipé à la grâce du banquet eucharistique et mourut ensuite en extase, pendant l'action de grâces de cette première et unique communion.

Tout le monde cependant, du moins la plupart, ignorent que cette jeune fille était la B. Imelda, vierge du *Tiers Ordre de Saint Dominique*.

Nous reproduisons ici la statuette de cire, grandeur naturelle, qui est conservée à Bologne et représente la jeune bienheureuse dans l'attitude du sommeil. Dans le compartiment inférieur de la châsse, sous la statuette, on peut voir les ossements de la bienheureuse Imelda parmi lesquels sont semées des roses. Cette châsse est l'objet, à Bologne et dans toute l'Italie, d'une dévotion très répandue spécialement parmi les jeunes enfants qui se préparent à leur première communion ; bien des grâces spirituelles de choix sont moissonnées tous les jours au pied de cette gracieuse tombe.

(W.)



CHRONIQUE.

Le chapitre provincial des Dominicains de la Province de France réuni au couvent de Flavigny (Côte d'or) le 22 Juillet dernier, a élu Provincial le T. R. P. Monpeurt, prieur du couvent de St-Jacques, en remplacement du T. R. P. Boulanger, arrivé au terme de ses fonctions.

* *
* *

Le Sacre de Mgr. Bruchési :—est certainement l'une des plus solennelles cérémonies religieuses de ce genre dont le Canada ait jamais été témoin : rehaussé par la présence de 16 évêques et de plus de 600 prêtres, il représente un évènement unique dans les annales de la province.

Quelle jouissance pour l'âme catholique que cet appareil triomphal ainsi déployé au grand jour, sous les yeux et avec le concours des pouvoirs civils, et manifestant d'une façon si éclatante la puissance de l'Eglise en ce pays !

Ce culte qui fut implanté presque furtivement il y a trois siècles sur la terre américaine, envahit lentement le monde nouveau, conquérant pied à pied le sol que le génie de Colomb avait deviné et dont son cœur de croyant rêvait de faire la terre promise du catholicisme.

En des jours pareils, l'Eglise se donne à elle même le spectacle de sa puissance et impressionne profondément l'esprit de ses enfants par le tableau de cette majesté triomphale dont elle se revêt, partout où les pouvoirs publics sont assez *grands* pour respecter ses droits, et pour la laisser développer à l'aise sa vivifiante influence.

De telles manifestations sont éclatantes à l'égal des grandes victoires.

Une touchante unanimité dans la joie et les protestations de soumission de la part de tous, prêtres et fidèles, a accueilli l'intronisation de Mgr Bruchési.

La respectueuse adresse présentée par le clergé de Montréal en fait preuve et garantit au nouveau prélat la religieuse obéissance de son troupeau.

On y sent l'expression de la plus grande confiance en même temps que d'une parfaite soumission à la direction et aux vues du nouveau chef du diocèse.

Si donc la conduite répond aux promesses, et les événements aux espérances, l'épiscopat de Mgr Bruchési ne peut manquer de produire des fruits de paix et de bénédiction, car bien peu auront commencé parmi une telle unanimité de confiance réciproque, d'entente mutuelle et d'universelle sympathie entre le nouvel archevêque et son clergé.

* *
*

Sir Wilfrid Laurier, le premier ministre du Canada, déclarait, il y a quelques jours, qu'il était fier de son origine française, mais qu'il était Anglais jusque dans la moëlle des os, parce que son pays jouissait, sous l'égide de l'Angleterre, d'une liberté que la France ne lui aurait jamais donnée. Ces paroles résonnent péniblement à l'oreille d'un Français, plus douloureusement encore à son cœur. Ce qui en fait l'amertume c'est qu'elles sont vraies. Au Canada, l'Eglise catholique jouit d'un régime idéal.

Et en Angleterre même, prenez les processions. Les vieilles lois qui les interdisent ne sont pas rapportées, mais personne, aujourd'hui, ne songerait à les appliquer. Et nous assistons aujourd'hui à ce spectacle singulier qu'en France, où aucune législation, que nous sachions, ne défend les processions, elles sont interdites par le caprice de quelque tyranneau de petite ville ou de village, tandis qu'en Angleterre, où elles sont prosrites par la loi, on les tolère. Nous en avons eu un brillant exemple dans la paroisse catholique de Hatten Garden, située au cœur de Londres, dans le quartier de Holborn. Elle célébrait récemment sa fête patronale—Notre-Dame du Mont-Carmel,—et à cette occasion une magnifique procession est sortie de l'église dans l'après-midi, et à parcouru les rues circonvoisines au milieu d'une foule immense. Fidèles, catholiques, protestants et simples curieux étaient également sympathiques et respectueux.

La Croix de Paris.

* *
*

La reine d'Angleterre, à l'occasion de son Jubilé, a voulu décorer de sa propre main, quatre Sœurs de l'hôpital catholique de Windsor.

Quel changement !

D'après la loi anglaise, ces quatre Sœurs sont toujours passibles de la peine de mort.

* *
* *

Macaulay disait un jour en plein parlement anglais :

“ Je ne croirai, la suprématie commerciale de l'Angleterre en péril, que le jour où une autre grande nation gardera plus fidèlement qu'elle le repos du dimanche. ”

* *
* *

Mgr Ignace Berzi, évêque de Thèbes, envoie à Mgr Sogaro un très intéressant rapport, sur le consolant mouvement de retour à l'Eglise romaine qui se produit parmi les Coptes schismatiques en Egypte.

Cinquante personnes des environs de Louqsor on demandé à faire leur abjuration. On compte parmi elles un prêtre de la famille d'un *Arif* (chantre). 170 personnes de Om-Dama ont imité cet exemple, et leur conversion a fait traînée de poudre dans une dizaine de villages voisins. Le total s'élève au chiffre bien consolant de 1,945 personnes.

Sa Sainteté, à la suite de ces nouvelles, a décidé la fondation d'un séminaire national. Dans sa reconnaissance, Thèbes l'a baptisé du nom de Léon. Il fournira de zélés pasteurs à tous ces villages de la Haute-Egypte.

* *
* *

La découverte des mines d'or de l'Alaska a jeté le pays dans une singulière effervescence : de tous côtés on part pour les mines de Klondyke, trop souvent avec des ressources plus que modiques et insuffisantes.

Elle n'est donc pas éteinte, la race de ceux qui sont toujours pressés de lâcher la proie pour l'ombre et qui abandonnent leur modeste champ, leur humble jardin, la chaumière ou l'on vit tranquille, le “ home ” en un mot, pour courir après les mirages décevants et les apparitions fantastiques qui les entraînent au désert à la poursuite d'une fortune problématique et rarement conquise.

D'ailleurs, si l'on en croit les Américains, féconds en inventions mirifiques, ne vient-on pas de trouver récemment le secret de transformer l'argent en un nouveau métal, présentant toutes les caractéristiques de l'or, et que

la monnaie des Etats-Unis accepte pour tel ? Les émigrants du Klondyke, s'ils sont réellement possédés du besoin de se dépouiller de leurs dernières économies, feraient donc bien mieux de rester tranquillement chez eux, et de donner leurs vieux dollars d'argent à quelque Américain entreprenant, qui se ferait un plaisir de les en débarrasser—à charge évidemment de les leur rendre, quelque jour, sous forme de métal jaune.

Cette merveilleuse invention ne peut manquer d'avoir le double avantage de résoudre la question de l'argent, qui a tant tourmenté nos voisins il y a quelques mois, et de rendre les mines d'or inutiles. *O siècle fortuné, témoin d'aussi inouis et aussi prestigieux progrès !*

WENCESLAS.

Nous publions ici une lettre qui nous a été envoyée de Prouille par Fangeaux, (département de l'Aude, France.)

Dans l'impossibilité où nous sommes de retrouver la bienfaitrice à laquelle elle est adressée, nous avons décidé de la publier, dans l'espérance qu'elle pourra arriver à la destinataire par la voie de la Revue.

Nos abonnés pourront juger également par ces lignes qu'en donnant pour *l'œuvre de la Basilique de l'Ave Maria, de Prouille*, leur offrande ne sera pas perdue.

MONASTÈRE DE N.-D. DE PROUILLE,

19 Juillet 1897.

BIEN CHÈRE MADAME.

Votre pieuse offrande pour la Basilique de l'Ave Maria est arrivée à Prouille, il est bien juste que quelques lignes, vous apprennent avec quelle maternelle bonté Notre Dame du Rosaire accueille les âmes qui s'adressent à elle avec confiance. Nous voudrions que cette petite lettre fut pour vous comme un sourire de notre Mère du Ciel, vous disant que la Très Sainte Vierge vous aime et qu'elle veille sur vous, vos enfants, vos intérêts, avec la sollicitude de la plus tendre des Mères.

Vous savez, chère Madame, que le bon Dieu a promis de rendre au centuple la plus petite obole que l'on donnerait pour son amour ; comment la très Sainte Vierge

Marie ne vous regardait-elle pas avec amour, en voyant sur l'autel de la Basilique l'humble mais précieuse pierre que vous avez voulu apporter à son Sanctuaire privilégié, élevé à l'endroit même où elle a si souvent apparu à Saint Dominique, ou elle lui a enseigné la belle dévotion du Rosaire ?

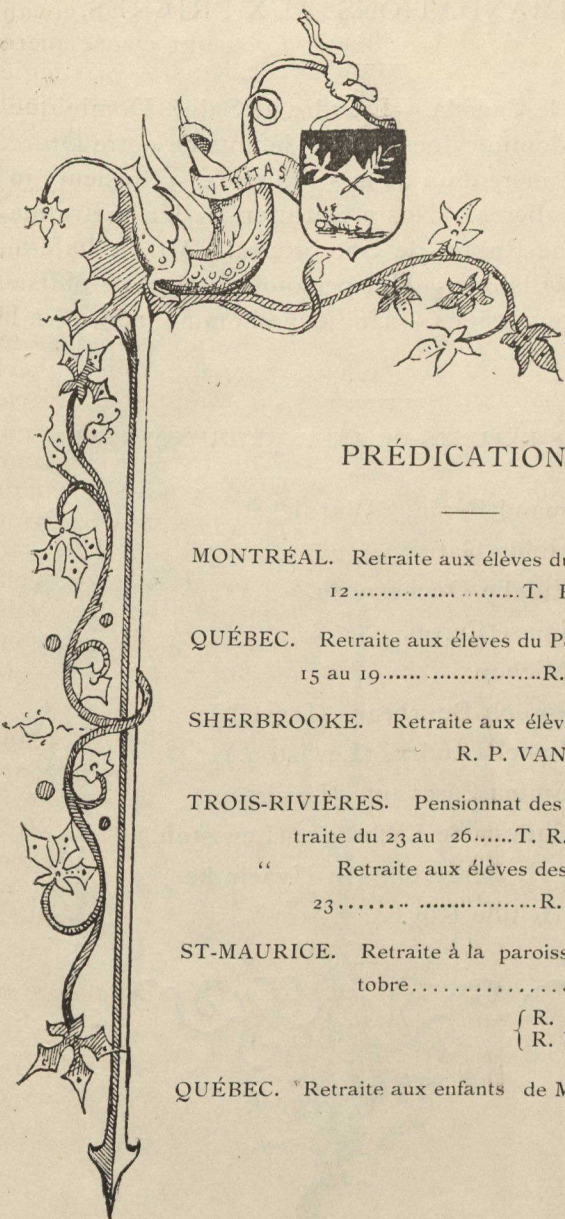
Et puis, chère Madame, s'il était besoin de rappeler à la très Sainte Vierge vos peines et vos intentions, chose que l'on ne peut s'arrêter à penser, car ce serait faire injure à sa puissance et à son cœur, et bien tout près du sanctuaire de Marie s'élève un Monastère de filles de Saint Dominique, qui suivent avec beaucoup d'amour les grandes et belles règles que leur a données le Bx Patriarche, et surtout l'usage de se lever à minuit pour prier et chanter le Saint office ; elles considèrent comme un devoir sacré de prier pour les Bienfaiteurs du Sanctuaire de Marie ; nous récitons pour eux le Saint Rosaire chaque jour, chaque Samedi, c'est encore pour eux que la Sainte-Messe est célébrée et chantée, et nous récitons aussi ensemble, chaque semaine, l'office des défunts ; outre cela, plusieurs fois chaque jour, nous faisons des prières spéciales pour eux. Je vous dis tout cela, chère Madame, pour votre consolation et pour vous montrer combien votre générosité et vos épreuves ont touché notre cœur.

Nous avons recommandé particulièrement vos enfants à la Bse Imelda, parce que la Basilique de l'Ave Maria est aussi le Siège d'une Archiconfrérie en l'honneur de cette aimable petite Sainte, patronne des enfants, et que beaucoup d'enfants viennent à Prouille pour se consacrer à elle et se mettre sous sa protection ; on lui demande surtout la grâce de faire une bonne première Communion et de persévérer dans le bien jusqu'à la mort.

Le R. P. Vicaire vous envoie aussi sa meilleure bénédiction, et les sœurs l'assurance de leurs prières.

SCŒUR IMELDA.





PRÉDICATIONS.

MONTRÉAL. Retraite aux élèves du Collège, du 8 au
12 T. R. P. RONDOT.

QUÉBEC. Retraite aux élèves du Petit Séminaire du
15 au 19.....R. P. ROULEAU.

SHERBROOKE. Retraite aux élèves du Séminaire
R. P. VAN BECELAERE.

TROIS-RIVIÈRES. Pensionnat des Ursulines. Re-
traite du 23 au 26.....T. R. P. RONDOT.

“ Retraite aux élèves des frères, du 19 au
23.....R. P. BEAUDET.

ST-MAURICE. Retraite à la paroisse du 26 au 3 oc-
tobre.....

{ R. P. RONDOT.
{ R. P. BEAUDET.

QUÉBEC. Retraite aux enfants de Marie.....

RECOMMANDATIONS AUX PRIERES.

L'Eglise, le Canada.—L'Ordre de Saint Dominique, et les œuvres dominicaines.—Les défunts de notre Ordre.—Une malade mère d'un de nos religieux.—Plusieurs intentions particulières.—Nos prédications.—Un prêtre malade, Mr. l'abbé Rabus, de Sherbrooke.—Mr. J. Laferté, décédé à St-Guillaume.—Une personne atteinte de phtisie.—Plusieurs conversions.—Un jeune homme adonné à la boisson.

ASSOCIÉS DÉFUNTS DE L'ŒUVRE DU NOVICIAT

M. Armand Pépin, (Warnick.)
Mlle Albina Gatien.
Mme Eulalie Duchesneau.
M. Damase Caron.
Mme Michon.
Mme Joseph Bourbeau, (Lowell.)
Mr. Michel Landry, (Lewiston.)
Mlle Emma Casavant, (Lewiston.)
Mlle Philomène Lachance, (Lewiston.)
Mr. J. B. Bergeron, (St-Hyacinthe.)
Mme Achille Roy.

